

CHAPITRE II.

L'ECCLÉSIASTE.

Les incrédules reprochent à la doctrine des Proverbes d'être vulgaire et triviale; ils reprochent à celle de l'Ecclésiaste d'être imprégnée des plus graves erreurs philosophiques: ils l'accusent d'être épicurienne, sceptique, matérialiste, pessimiste¹. Tout d'abord, l'auteur de l'Ecclésiaste est un épicurien blasé, qui est dégoûté de tout, et qui ne peut se distraire de l'ennui de la vie qu'en cueillant le fruit quand il est mûr, la rose lorsqu'elle est épanouie.

L'auteur prend pour thème la vanité de tous les efforts humains, l'inutilité de la sagesse et de la vertu, et l'éloge de la jouissance du moment, si fugitive et pourtant le seul bien de l'homme. Il voit combien les hommes courent après le bonheur, mais il est convaincu que toute aspiration humaine est un pur néant, une course après le vent... Il reconnaît... que l'homme en son néant n'arrive à rien, que la plus grande sagesse, unie à tous les autres avantages, ne préserve ni de la mort ni du besoin, et qu'un peu de folie vaut mieux souvent que toute l'intelligence du monde.

¹ Sur l'auteur de l'Ecclésiaste, voir *Manuel biblique*, 7^e édit., t. II, n^o 844, p. 399-405.

Comment l'homme doit-il se frayer sa route à travers cette vie de misères? La seule réponse que l'Ecclésiaste donne à cette question, c'est qu'il faut jouir de l'heure qui passe. La joie est pour lui le seul bien véritable que Dieu ait donné à l'homme. On a souvent voulu spiritualiser cette joie; on en a fait une pure jouissance de l'esprit; mais le prédicateur parle en termes très clairs, et à plusieurs reprises, de la jouissance proprement dite, de la jouissance sensuelle, du plaisir de « manger, » de « boire » et de « contempler de belles choses¹. »

Ainsi s'exprime M. Nöldeke. Il a raison de dire que l'auteur de l'Ecclésiaste prêche la vanité de tous les efforts humains, mais il se trompe quand il assure que pour lui « la joie est le seul bien véritable. » Salomon se proposant d'établir que tout est vanité doit reconnaître que, aux yeux de la plupart des hommes, la jouissance n'est pas une vanité, mais un bien véritable; il parle comme un Israélite à des Israélites de son temps; il ne leur recommande pas la mortification et la pénitence, comme devait le faire l'Évangile; il n'aurait pas même été compris, s'il leur avait tenu ce langage; cependant il n'est nullement épicurien; il n'a aucune illusion sur les plaisirs et les joies de ce monde. Personne ne peut en disconvenir, sans en excepter M. Nöldeke, qui est obligé d'écrire: « Il n'ignore pas que la jouissance non plus n'a rien de durable. On voit parfois se faire jour plus ou moins clairement le sentiment que

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 250, 252-253.

cette jouissance même du moment ne saurait nous satisfaire entièrement à la longue¹. »

L'Écclésiaste ne parle d'ailleurs jamais des biens de ce monde et des joies de la vie qu'en rappelant que tout cela est un don de Dieu². Or ce n'est pas un mal de jouir des dons de Dieu, comme nous venant de sa main; et cette doctrine n'est point celle des épicuriens. Un commentateur rationaliste, Knobel, a très bien indiqué la distance qui sépare l'épicurien de l'auteur de l'Écclésiaste. « Il se distingue *essentiellement* de l'épicurien, dit-il, en ce qu'il ne recommande pas le plaisir comme un but, mais seulement comme l'usage d'un bien que Dieu nous accorde dans sa bonté et dont nous devons lui être reconnaissants³. Il faut de plus remarquer que par jouir de la vie, il n'entend pas se livrer à une folle ivresse des sens, à des divertissements frivoles, à ses passions déréglées, [en un mot, aux plaisirs défendus]; loin de là, il condamne formellement tous ces excès⁴. Pour lui, jouir de la vie, c'est user doucement et tranquillement des biens de la terre; il n'oublie pas d'exhorter en même temps à avoir la crainte de Dieu et à rappeler à celui qui jouit ainsi le jugement qu'il aura un jour à subir⁵. »

L'auteur de l'Écclésiaste n'est pas non plus sceptique.

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 253.

² Eccl., III, 13; V, 17-18.

³ Eccl., II, 26; III, 13; V, 18.

⁴ Eccl., II, 2; VII, 1-7; X, 16-19.

⁵ Eccl., XIII, 1-13. — Knobel, *Commentar über das Buch Coheleth*, in-8°, Leipzig, 1836, p. 23-24.

C'est cependant ce qui, aux yeux de M. Nöldeke, en est le trait principal. « Le caractère dominant chez l'auteur, dit-il, est le scepticisme. Il n'a aucune conviction arrêtée¹. » M. Renan ne peut s'empêcher d'en rabattre un peu :

Quant au caractère sceptique... de la composition, on peut incider sur le sens précis de deux ou trois versets; mais cela importe peu. Si l'auteur ne s'est pas tenu au scepticisme, il l'a traversé, il en a donné la plus complète, la plus vive, la plus franche théorie. Or on ne se convertit guère du scepticisme; on s'y endureit, justement par les efforts qu'on fait pour en sortir. Même celui qui réussit en apparence à y échapper en garde une empreinte ineffaçable, comme un fond de fièvre mal assoupie et toujours prête à se réveiller².

Ainsi M. Renan avoue que l'auteur de l'Écclésiaste « ne s'est pas tenu au scepticisme, » s'il « l'a traversé, » et l'on ne peut le considérer comme sceptique qu'en tant que le scepticisme est une maladie qui laisse toujours quelques traces. En réalité, il n'est nullement sceptique; il croit sans hésiter à toutes les grandes vérités fondamentales, à l'existence de Dieu, à l'obligation de vivre conformément à la loi morale. « L'Écclésiaste s'éloigne du scepticisme, dit Knobel, et il s'élève jusqu'à la foi, quand il espère une juste rétribution des actions des hommes et quand il reconnaît que Dieu a

¹ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, p. 252.

² E. Renan, *L'Écclésiaste*, p. 2-3.

bien disposé toutes choses¹. » Il ne pose même pas le problème de la certitude, il se demande seulement si l'homme peut jouir d'un bonheur parfait ici-bas et trouver dans les jouissances de l'étude ce qu'il ne trouve pas ailleurs², et il répond que notre esprit est incapable, non pas de découvrir et de connaître la vérité, mais, ce qui est bien différent, d'approfondir le pourquoi, les raisons des choses. Or, qui peut nier aujourd'hui plus qu'alors les bornes de l'intelligence humaine et s'empêcher de reconnaître que la nature est pour nous pleine d'énigmes et de mystères?

Mais si l'auteur de l'Ecclésiaste n'est point sceptique, n'est-il pas du moins matérialiste? C'est l'erreur que lui reprochait surtout Voltaire :

Celui qui parle dans cet ouvrage semble être détrompé des illusions des grandeurs, lassé de plaisirs et dégoûté de la science. On l'a pris pour un épicurien qui répète à chaque page que le juste et l'injuste sont sujets aux mêmes accidents, que l'homme n'a rien de plus que la bête, qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister, qu'il n'y a point d'autre vie et qu'il n'y a rien de vrai et de raisonnable que de jouir en paix du fruit de ses travaux... On a cru voir un matérialiste à la fois sensuel et dégoûté, qui paraissait avoir mis au dernier verset un mot édifiant sur Dieu, ... pour diminuer le scandale qu'un tel livre devait causer³.

¹ Eccl., III, 11. — Knobel, *Commentar über das Buch Coheleth*, p. 23.

² Eccl., VIII, 16-17.

³ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, art. *Salomon*. *Œuvres*, édit. Garnier, t. XX, p. 387.

M. Renan a repris les accusations de Voltaire, en insistant principalement sur ce point que l'Ecclésiaste ne croit pas à la vie future :

Il est clair que les impénétrables obscurités dont le gouvernement du monde est entouré aux yeux de notre auteur seraient dissipées, si Cohélet (l'Ecclésiaste) avait la moindre notion d'une vie à venir. A cet égard, ses idées sont celles de tous les Juifs éclairés. La pâle et morne existence des *refaïm*, qui préoccupait les gens crédules, surtout les superstitieux Chananéens, n'a aucune signification morale. On ne sent pas dans le *scheol*. La mort de l'homme et celle de l'animal sont une seule et même chose. La vie, chez l'homme et chez l'animal, vient du souffle de Dieu, qui soulève et pénètre la matière par des voies mystérieuses. « Il n'y a qu'un seul souffle en toute chose. » A la mort, le souffle divin se sépare de la matière; le corps revient à la terre, d'où il a été pris, et l'esprit remonte à Dieu, d'où il était émané. Pendant quelque temps, il reste un souvenir qui continue l'existence de l'homme parmi ses semblables; puis ce souvenir disparaît, et alors c'est fini¹.

Tel est, d'après M. Renan et les rationalistes en général, le résumé des idées de l'auteur de l'Ecclésiaste sur la vie humaine. Nous remarquerons d'abord qu'il n'est nullement clair, quoi qu'on en dise, « que les impénétrables obscurités dont le gouvernement du monde est entouré aux yeux de notre auteur seraient dissipées si Cohélet avait la moindre notion d'une vie à venir. » Saint Augustin, saint Thomas et tous les docteurs chré-

¹ E. Renan, *L'Ecclésiaste*, p. 22-23. Cf. p. 30-31, 33, 40.

tiens ont eu la notion d'une vie à venir et ils n'en ont pas moins cherché à expliquer « les obscurités » du gouvernement divin et l'existence du mal dans le monde. Ils n'étaient pas pour cela matérialistes; l'auteur de l'Ecclésiaste non plus. « Aux deux ou trois endroits où l'on croirait qu'il va s'enfoncer dans le pur matérialisme, — c'est M. Renan qui le dit, — il se relève tout à coup par un accent élevé... Cohélet n'oublie pas le jugement de Dieu¹. »

Pour établir que Salomon ne croyait pas à une autre vie, on cite le texte suivant : « Ce qui arrive à l'homme est ce qui arrive à la bête, telle est la mort de l'un, telle est la mort de l'autre; ils ont tous un même souffle (de vie) et l'homme n'a rien de plus que la bête; tout est vanité. Tout va en un même lieu; tout a été fait de la poussière et tout retourne à la poussière. Qui connaît l'esprit de l'homme qui monte en haut et l'esprit de la bête qui descend en bas dans la terre²? »

Voilà ce que porte la Bible hébraïque, dans l'édition des Massorètes. Mais la Vulgâte a traduit : « Qui sait si l'esprit de l'homme monte en haut et si l'esprit de la bête descend en bas? » C'est sur cette interprétation que s'appuie l'objection. Elle peut s'expliquer en ce sens qu'il y en a peu qui sachent exactement ce que devient l'âme après la mort, mais le sens massorétique, qui ne donne prise à aucune difficulté, est bien préférable. L'auteur sacré veut donc dire : Combien peu

¹ E. Renan, *L'Ecclésiaste*, p. 87-88.

² Eccl., III, 19-21.

d'hommes font attention à ce que devient l'âme! Ce qui se rattache fort bien à ce qui a été dit plus haut : « J'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et le méchant¹. » Que si l'on prétend que ce passage est obscur, on ne pourra refuser du moins de reconnaître que la croyance à l'immortalité est énoncée avec clarté à la fin du livre : « Le corps retourne à la terre d'où il a été tiré et l'esprit [de l'homme] retourne à Dieu qui le lui avait donné². » L'auteur de l'Ecclésiaste a donc cru à une autre vie et l'on ne saurait s'appuyer sur un verset dont le sens peut être sujet à contestation pour rejeter une doctrine affirmée clairement dans un autre verset³.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot d'une autre accusation portée contre l'écrivain sacré. Depuis qu'on a inventé le pessimisme, on a retrouvé cette erreur nouvelle dans l'Ecclésiaste. Les pessimistes réclament l'auteur de l'Ecclésiaste comme un des leurs. Schopenhauer salue en lui un de ses ancêtres. A. Taubert appelle son livre « le catéchisme du pessimisme » et en recommande la lecture à tous les partisans des doctrines désespérées d'Édouard von Hartmann, comme de Schopenhauer⁴. « Cohélet, dit M. Renan, est un livre... profondément moderne. Le pessimisme de nos jours y

¹ Eccl., III, 17.

² Eccl., XII, 7.

³ Voir sur ce sujet ce que nous avons dit plus haut, p. 54, à l'occasion des Psaumes, et *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. III, p. 114-168.

⁴ A. Taubert, *Pessimismus und seine Gegner*, in-8°, Berlin, 1873, p. 75. A. Taubert est le pseudonyme de la première femme d'Édouard von Hartmann, qui a écrit son livre pour défendre la phi-

trouve sa plus fine expression. L'auteur nous apparaît comme un Schopenhauer résigné, bien supérieur à celui qu'un mauvais coup du sort a fait vivre dans les tables d'hôte allemandes¹. »

Certes, il est très vrai que l'Ecclésiaste décrit les désenchantements de la vie avec une éloquence mélancolique qui produit l'impression la plus profonde. Mais le pessimisme de ce livre est on ne peut plus différent de celui de nos philosophes contemporains. Ceux-ci sont matérialistes et athées, et celui-là croit fermement au vice et à la vertu; à une vie future au delà de la tombe; à un Dieu personnel² qui dans son temps jugera le bon et le méchant³; ce sont là autant de croyances inconciliables avec le pessimisme qui est une des maladies de notre siècle⁴.

Pour montrer du reste combien sont fausses les accusations portées contre le livre de l'Ecclésiaste⁵, il suffit

losophie de son mari. Cf. Schopenhauer, *Die Welt als Wille und Vorstellung, Werke*, t. III, p. 731; M. Venetianer, *Schopenhauer als Scholastiker*, in-8°, Berlin, 1873, p. 273.

¹ E. Renan, *L'Ecclésiaste*, p. 90.

² Eccl., III, 14-18.

³ « On peut le trouver sceptique, matérialiste, fataliste, pessimiste surtout, dit M. Renan; ce que sûrement il n'est pas, c'est athée. Nier Dieu pour lui, ce serait nier le monde, ce serait la folie même. » *L'Ecclésiaste*, p. 20.

⁴ C.-H.-H. Wright, *Ecclesiastes in relation to modern criticism and pessimism*, in-8°, Londres, 1883, p. 141-214; T.-C. Finlayson, *The meditations and maxims of Koheleth*, in-12, Londres, 1887, p. 101-110.

⁵ Nous ne croyons pas nécessaire de réfuter l'opinion de M. Th. Tyler, qui soutient que l'auteur de l'Ecclésiaste était stoïcien. Il

d'en citer en terminant quelques versets caractéristiques :

Tous les dons viennent de Dieu... Dieu jugera le juste et l'injuste... Observe-toi, lorsque tu entres dans la maison de Dieu... Quand tu auras fait un vœu à Dieu, ne diffère pas à l'accomplir... Ne permets pas à ta bouche de te faire pécher, ... mais crains Dieu... Celui qui craint Dieu n'a rien à craindre... Celui qui est bon aux yeux de Dieu échappera (aux séductions de la volupté), mais le pécheur y sera pris... Dieu a fait l'homme droit... Observe le serment fait à Dieu... Un pécheur fait mal cent fois et un délai lui est accordé. Quant à ceux qui craignent Dieu et révèrent sa face, ils seront heureux, mais le méchant ne sera pas heureux, parce qu'il ne révère point la face de Dieu... Les justes et leurs actions sont dans la main de Dieu... Sache que pour toutes tes actions, Dieu te fera venir en jugement... Souviens-toi de ton créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que viennent les jours mauvais, avant qu'approchent les années desquelles tu diras : Elles ne me plaisent point... Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là le tout de l'homme, car Dieu fera venir en jugement tout ce que l'on aura fait, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal¹.

Ces derniers mots sont la conclusion et comme le résumé de tout le livre. L'écrivain qui s'exprime de la

croit « très vraisemblable qu'il avait suivi à Athènes les leçons de Chrysippe discourant sur les doctrines stoïciennes! » *Ecclesiastes, a contribution to its interpretation*, in-8°, Londres, 1874, p. 64.

¹ Eccl., III, 11 (13; II, 24; V, 18; VI, 2; IX, 7); III, 17; IV, 17; V, 3; 5; VII, 19; 27; 30; VIII, 2; 12-13; IX, 1; XI, 9; XII, 1; 13-14. Traduction sur l'hébreu.

sorte est loin d'être sceptique, épicurien, matérialiste ou pessimiste. Cela est si vrai que les ennemis de l'Écriture, afin de pouvoir incriminer l'auteur de l'Ecclésiaste prétendent que l'épilogue a été ajouté après coup et par une autre main. « Non seulement ces deux versets¹ ne sont pas de l'auteur du *Cohélet*, dit M. Renan, mais ils n'ont jamais fait partie du livre. C'est une sorte de petit quatrain inscrit au feuillet de garde du volume des hagiographes², quand le *Cohélet* occupait les dernières pages de la collection. Cette hypothèse est si satisfaisante qu'on peut la tenir pour un fait acquis. Les versets 13 et 14 [les deux derniers du livre, que nous avons cités], quoiqu'ils soient d'un ton légèrement différent et plutôt en prose qu'en vers³, paraissent avoir fait partie de la même finale. On peut, si l'on veut, les considérer comme un de ces résumés de toute la Bible en quelques mots, qui exerçaient la subtilité des Rabbin. On pourrait aussi être tenté de voir dans ces deux versets une addition faite au livre *Cohélet* pour sauver par une réflexion pieuse ce que le livre avait d'hétérodoxe⁴. » Cependant M. Renan ne peut se dissimuler ce qu'il y a de forcé et d'in vraisemblable dans cette sup-

¹ Les versets 11 et 12 du chap. xii, où il est dit que les maximes des sages sont comme des clous qui pénètrent, et qu'on écrit des livres sans fin.

² Nous voudrions bien savoir ce qu'était un feuillet de garde dans les rouleaux ou *volumina* sur lesquels écrivaient les Hébreux. Ces rouleaux n'avaient point de feuillets de garde ni même des feuillets, puisque le volume se déroulait et était tout d'une pièce.

³ M. Renan regarde les versets 11 et 12 comme écrits en vers.

⁴ E. Renan, *L'Ecclésiaste*, p. 75.

position. « Mais, ajoute-t-il en se contredisant lui-même, il faudrait supposer qu'une telle addition se serait faite après que les versets 11 et 12 auraient été, par suite d'un malentendu, incorporés au *Cohélet*. C'est là une hypothèse compliquée et même... presque inadmissible¹. » Disons, pour être dans le vrai, tout à fait inadmissible². M. Renan ose nous donner d'abord une « hypothèse » comme un fait acquis, parce qu'elle est « satisfaisante. » Comme s'il suffisait qu'une hypothèse plaise à son auteur et le satisfasse pour qu'elle soit vraie! Et plus tard, il est obligé d'avouer lui-même que les suppositions qu'il fait sur l'origine de la conclusion finale de l'Ecclésiaste³, ne sont nullement satisfaisantes, même pour son inventeur.

¹ E. Renan, *L'Ecclésiaste*, p. 75-76.

² Voir *Manuel biblique*, 7^e édit., n° 848, t. II, p. 405-406; R. Cornely, *Introductio specialis*, t. II, part. II, p. 181; A. Motais, *L'Ecclésiaste*, 2 in-8°, Paris, 1877.

³ Eccl., xii, 13-14.